

ce deuxième niveau, par ses associations et ses renvois, la structure de l'histoire semble se calquer sur les aventures d'une petite fille de huit ans rendue célèbre par Lewis Carroll. Gare aux pièges! Ginette Anfousse compte sur la participation active de son lecteur, indispensable au plaisir du texte. Dans ce conte à transformations, il ne s'agit plus d'*une* petite fille appelée Alice: elles sont deux, et plutôt méchantes. Dans l'histoire de Carroll, Alice subit de nombreux changements de taille, elle s'allonge démesurément du cou, tandis que dans le récit de Ginette Anfousse, c'est le chapeleur qui, grâce à ses chapeaux "n'en finissait de s'allonger." Le Lapin Blanc, la scène du Tribunal, le thé chez les fous, tout ce monde irrationnel où les animaux détiennent le pouvoir, nous le retrouvons ici avec de légères modifications. Le jeu ne se limite pas à un simple dialogue entre le texte et son intertexte. Une lecture attentive relève des traces de l'*intra-textualité* où les deux récits de Carroll se reflètent l'un dans l'autre. Le puits, un des signes sémiotiques les plus importants d'*Alice au pays des merveilles* et le damier, objet-clé de *De l'autre côté du miroir* se superposent dans une curieuse transformation génératrice d'un nouveau récit. Par ces procédés et déconstruction et de reconstruction, Ginette Anfousse atteint plusieurs objectifs: elle crée un texte riche et multiple, elle donne une âme nouvelle à deux vieux classiques, et finalement, et c'est peut-être le point essentiel, elle réussit à transformer les habitudes de lecture de son public. Les sauts successifs d'une histoire à l'autre tiennent l'imagination constamment en éveil.

Soyons réceptifs à l'inattendu: n'est-ce pas, en dernier lieu, l'idée qui est renforcée par les jeux de langage si fréquents dans le texte et qui s'accompagnent presque toujours d'effets comiques? Les mots perdent leur fonction habituelle et on finit par prendre au pied de la lettre certaines expressions courantes, ce qui permet à Fabien de proposer à "sa Gracieuse Majesté" un menu tout à fait farfelu où l'on sert "des mots à toutes les sauces." Effectivement, on peut, au choix, mordre à l'hameçon, se ronger de remords ou manger de la misère!

Fabien (et le lecteur) est un joueur malgré lui. Finalement, ce que *Fabien 2. Une nuit au pays des malices* nous apprend, c'est que "le fait de ne pas savoir jouer n'est pas une raison."

Jurate Kaminskas est professeur adjointe à l'Université Queen's de Kingston. Elle s'intéresse à la linguistique appliquée, à la sémiotique, et aux rapports entre les arts et la littérature.

GIANTS NOT GIANTS

Giants of Canada's Ottawa Valley, Joan Finnigan. Burnstown: The General Store Publishing House, 1981. 121 pp., \$12.95 paper. ISBN 0-919431-00-3.

Of the six giants whose stories are told in this attractive book, only one is of legendary quality. That one is Joseph Montferrand (1802-1864), whose feats of strength live on in the Bunyan-esque tales told by Bernie Bedore about Joe Mufferaw. The other characters are Archibald MacNab (1778-1860), who "owned" MacNab Township and its inhabitants, acting as a feudal lord from 1823-1841; Alexander MacDonnell (1795-1875), who was a successful timberman; Rory MacLennan (1842-1907), a pioneer railway contractor about whom very little is known (four pages); Mountain Jack Thomson (1841-1932), logger, timber cruiser, and famous fighter; and Harry McLean (1883-1961), railroad and hydro-electric power plant builder.

The tallest of these men was only six foot six inches, and the two who had reputations for strength and quickness (Montferrand and Thomson) were not even that tall. Size certainly is the most telling criterion for being counted as a giant. Yet the two men in the fighters' world were shorter than the other four — they were "more a metaphor" than a "statue." As "giants" were

re size tends to be a factor,
six foot four and Thomson
on rather than by size or
ly unprincipled MacNab,

... in a sense, who came from or
... has little to do with success in industry,

... emphasizes it at every possible opportunity.

On the back cover tells us the book will "delight young readers and captivate the adults." As an enthusiastic history of the Ottawa Valley lumbering industry in the nineteenth century, the book will appeal to some students in elementary and high school grades, but these stories have not been written for children. Many will simply not be interested in the historical backgrounds and the descriptions of economic conditions, cursory though these are at times — especially when the book is advertised as being about "giants."

As a history told through biographies, the book is more colourful than scholarly. There is much hyperbole and bragging and many of the anecdotes have had to be prefaced by the words "legend has it" because there is no proof. There are, however, many excellent early pictures and photographs as well as a short bibliography.

Giants of the Ottawa Valley is good reading and Joan Finnigan, a Valley author, has worked hard to uncover as much of the factual material as she has. In spite of its racy style, I would not indiscriminately recommend this book to children as a "children's book," nor is it a book about giants. But it is a very interesting attempt to popularize Canada's past.

S.D. Neill is a professor at the School of Library and Information Science, The University of Western Ontario, where he teaches a course in storytelling.